

La formation des hagiotoponymes en France aux V^e-VIII^e s.

Pierre-Henri Billy

DOI: 10.2436/15.8040.01.157

Résumé

Les premiers hagiotoponymes sont attestés, en France, dans les sources du VI^e s., sous une forme commune à tout l'Occident : *sanctus* + hagianyme. Cependant, dans les siècles suivants, surgissent au détour de la documentation de nouvelles formations, généralement privées de l'adjectif, avec l'hagianyme sous forme simple, composée ou suffixée. Le contexte géo-historique permet d'expliquer certains types morphologiques. D'autre part, la comparaison des saints patrons des églises, du Moyen Âge à aujourd'hui, permet d'assurer que nombre de noms de personnes figurant dans la toponymie altomédiévale sont en fait des noms de saints, pas des noms de propriétaires terriens.

0. La christianisation des territoires qui, bien plus tard, constitueront la France, est une longue histoire. De source sûre, jusqu'au milieu du III^e s., les territoires christianisés de la Gaule étaient la Provence et la vallée du Rhône, ainsi que la province appelée Narbonnaise. Les premiers évêques sont déjà installés dans des cathédrales dédiées pour la plupart à saint Étienne, bordées d'un baptistère dédié à saint Jean-Baptiste. Ils officient sur un vaste territoire, le diocèse que le concile de Chalcédoine en 451 appelle *parochia*, étendu sur l'ensemble d'une *civitas*, circonscription civile de l'Empire.

Au V^e s., chaque *civitas* de la Gaule est enfin dotée d'une église cathédrale et constitue un diocèse. D'autre part, les bourgs (*vici*) et certaines villes fortifiées (*castella*) comportent soit une église (*ecclesia*) sans reliques, soit une basilique (*basilica*) dédiée au saint dont les reliques y sont déposées et vénérées. Déjà fleurissent dans les campagnes des lieux de culte (*oratoria*) bâtis par des propriétaires de gros domaines fonciers (*villae*). Dans le dernier tiers du V^e s., Sidoine Apollinaire relate l'existence à Tours (Indre-et-Loire) d'une *basilicam sancti pontificis confessorisque Martini*, et à Brioude (Haute-Loire) d'une autre qui recèle les ossements de saint Julien (MGH, AA, VIII, Liber IV, 18).

Au VI^e s., les œuvres de Grégoire de Tours nous montrent des lieux de culte dédiés aux saints apôtres, à d'autres saints scripturaires, aux martyrs de l'Empire romain, enfin aux saints locaux. La construction d'un lieu de culte conduit la population à l'entour à fréquenter ce nouveau lieu : une nouvelle paroisse peut alors se constituer.

Quelques procédés linguistiques ont servi, au long des siècles, à former des noms de lieux sur la base des noms de saints, ce que nous appelons hagiotoponymes. Ces procédés sont tous apparus aux V^e-VIII^e s. Le plus ancien en apparence, et le plus fréquent, est la métonymie : *ecclesia sancti Nazarii* > *Saint-Nazaire*. C'est en tout cas le plus anciennement attesté : le testament court de saint Remi, archevêque de Reims, mentionne, avant 533, la *villam Sancti Stephani* qui deviendra *Saint-Étienne-sur-Suiippe* (Marne) (Stratmann, 1998, 100). La création par métonymie des noms de lieu en *Sanctus* commence donc, très probablement, autour de l'an 500. Le baptême du roi des Francs, Clovis, par ledit archevêque, a provoqué une christianisation accrue des villes et surtout des campagnes. Parallèlement, *domnus*, forme contractée de *DOMINUS*, est usité devant un nom de saint dans le sens respectueux de "(mon)seigneur". C'est à partir de 573, dans les actes du concile de Paris, qu'apparaît l'expression *basilica domni Petri* (à Paris) (Clercq, 1963, 215), où *domnus* signifie désormais

la même chose que *sanctus*, “saint”. Dans la toponymie, *domnus* suit alors rapidement : *Domnofronte* en 675 pour désigner un des *Domfront* du Maine (Bouchard, 2004, n°1).

Dans la même période apparaissent les premiers noms dérivés et composés. Ainsi l’abbé Trond fonda-t-il vers 660 une *villam* que *ex nomine sancti patris Trudonecas appellavit*, comme le rapporte sa vie rédigée en 784-91 (MGH, SRM, VI, 288), village aujourd’hui appelé *Trognée* (Belgique) et dont l’église est dédiée à saint Trond ; de même un certain Radon fonda-t-il vers 630 un monastère *quod ex suo nomine Radolium vocavit*, comme le rapporte la vie de saint Agile rédigée en 684-90 (AASS, Août VI, 582), village aujourd’hui appelé *Reuil-en-Brie* (Seine-et-Marne). Le monastère de Marmoutier (Bas-Rhin), appelé *Loewatzell* en 720 (pour désigner le monastère de saint Léopard) (Bisch, 1995, 31), est détruit au cours du VIII^e s., puis reconstruit par l’abbé Maur : il sera alors attesté *monasterium Mauri* en 834-35. Outre les textes, un autre élément permet d’attribuer à un saint l’éponymie d’un lieu : le patronage des paroisses. Même si certains patronages ont disparu pour être remplacés par de nouveaux, durant le Moyen Âge ou sous l’Ancien Régime, la plupart des patronages médiévaux ont survécu jusqu’au XVIII^e s., époque pour laquelle nous avons dressé un répertoire des patronages des paroisses françaises. Dans la présente communication, ne seront étudiés que les hagiotoponymes formés en l’absence des titres *sanctus* et *domnus*, noms simples, dérivés et composés.

1. Sur les 225 noms de lieux de la France, quasiment tous noms de paroisses au XVIII^e s., que nous estimons issus d’un hagianyme, seuls 4,8% sont attestés entre le début du VI^e et la fin du VIII^e s. Le processus de formation apparaît dans la forme longue du testament de saint Remi de Reims, rédigé entre 512 et 533 : *proprium quod fuerat Jovini in solo Suessionico*, qui désigne le lieu ayant appartenu au chef de la milice de Reims JOVINUS au IV^e s., avec une église alors dédiée à saint Michel, lieu appelé *villa Juviniaco* à la fin du VIII^e s., aujourd’hui *Juvigny* (Aisne) (Malsy, 1999, 509sq.). Ce *Jovinus* est fêté le 22 décembre ; vers le X^e s., l’église paroissiale est désormais placée sous le patronage d’un confesseur ardennais nommé *Juvinus*, fêté le 3 octobre.

Les motivations qui ont présidé à la nomination des lieux d’après les hagianymes sont nombreuses, parmi lesquelles : l’église renferme les reliques du saint, comme celles de FIRMINUS, évêque d’Uzès mort en 553, à *Firminy* (Loire) ; le saint est mort sur place en martyr, comme sainte BOLONIA en 362 à *Bologne* (Haute-Marne) ; le saint serait passé par le lieu, comme l’ermite gallois EDERN au VI^e s. à *Edern* (Finistère) ; le saint a été propriétaire du lieu, comme JOVINUS à *Juvigny* (Aisne) ; le saint a fondé sur place une abbaye, comme l’abbé LEOBARDUS mort vers 618 à Marmoutier (Bas-Rhin), appelé *Loewatzell* en 720 ; le saint est l’évêque du diocèse du lieu, comme GOULVEN évêque de Saint-Pol-de-Léon mort vers 600, à *Goulven* (Finistère)...

2. La sélection des noms de lieux issus de noms de saints a été menée selon cinq critères possibles, considérés comme discriminants car ils permettent, dans chaque cas, de distinguer entre un saint éponyme et tout autre personnage probablement laïque et toujours inconnu dont le nom est choisi sur le seul critère linguistique.

Le premier critère est l’identité entre le nom du saint patron de la paroisse et l’étymon du nom de lieu. Ainsi ALBINUS, évêque d’Angers, est-il vénéré à *Aubin* (Pas-de-Calais) ; BIEUZY, martyr breton, à *Bieuzy* (Morbihan) ; etc. Ce critère, s’il avait été observé, aurait permis d’éviter bien des erreurs étymologiques : *Antheuil* (Côte-d’Or) est issu du nom de saint ANTIDIUS, honoré sur place, et pas d’un quidam ANATOLIUS (Nègre, 1990, n°10587) ; *Pompogne* (Lot-et-Garonne) du nom de sainte POMPONIA, honorée sur place, et pas d’un quidam POMPONIUS avec un suffixe locatif féminin (Nègre, 1990, n°10370) ; *Plancher* (Haute-Saône), du nom de saint PANCRATIUS honoré sur place, et pas du substantif *planché*

au sens de “fenil” (Nègre, 1990, n°26371) ; etc. L’attention doit aussi être portée sur la date de la fête patronale : ainsi, le 29 juin est dédié aux saints Pierre et Paul, et nombreuses sont les paroisses dédiées à saint Pierre dont la fête patronale est également le 29 juin. C’est ainsi le cas des paroisses de *Poilcourt* (Ardennes), *Pouilly-en-Auxois* (Côte-d’Or), *Pouilly-le-Monial* (Rhône), *Pouilly-lès-Feurs* (Loire) et *Pouilly-sur-Loire* (Nièvre) dont les attestations médiévales prouvent sans conteste que leur étymon est le nom de l’apôtre Paul, PAULUS ; or, l’on sait qu’au Moyen Âge, Paul bénéficiait d’un culte bien moindre que Pierre, d’où sa moindre fréquence dans les dédicaces des paroisses et des églises, dans la toponymie et l’anthroponymie.

3. Le second critère est l’identité entre le nom du saint fondateur du monastère local et le nom du lieu. Ainsi ROMARICUS, abbé fondateur de Remiremont (Vosges), a-t-il donné son nom au monastère, puis le monastère au village ; de même FARA, abbesse fondatrice de *Faremoutiers* (Seine-et-Marne). La plus ancienne attestation du phénomène apparaît en 720, où *Loewatzell* désigne le monastère fondé par saint LEOBARDUS, plus tard appelé *Marmoutier* (Bas-Rhin).

4. Le troisième critère est l’appartenance du lieu désigné, au diocèse où a vécu le saint éponyme. Le saint peut être l’évêque du diocèse : ainsi ANTIDIUS, évêque de Besançon, a-t-il laissé son nom à *Anteuil* (Doubs). Il peut être propriétaire dans le diocèse : ainsi JOVINUS, propriétaire à *Juvigny*, diocèse de Soissons, a-t-il aussi laissé son nom à *Jouaignes* (Aisne). Il peut être fondateur d’une abbaye : ainsi MAXIMINUS, abbé de Micy au diocèse d’Orléans, à *Courmemin* (Loir-et-Cher). Il peut être moine d’une abbaye : ainsi WULFRAMNUS, moine de Saint-Wandrille au diocèse de Rouen, à *Offranville* (Seine-Maritime). Il peut être ermite dans le diocèse : ainsi LUPANTIUS, ermite au diocèse de Tours, à *Louans* (Indre-et-Loire). Dans une même région, mais sur deux diocèses voisins, se retrouvent quatre toponymes manifestement issus d’un même étymon et d’un type inconnu par ailleurs en France. Il s’agit de *Semblançay* (Indre-et-Loire) et *Seblecy* (Loir-et-Cher) au diocèse de Tours, de *Semleçay* et *Semblançay* (tous deux dans l’Indre) au diocèse de Bourges : leur localisation respective permet de penser que les toponymes tourangeaux sont issus de SIMPLICIUS, confesseur à Tours, les toponymes berrichons de SIMPLICIUS évêque de Bourges. Malheureusement, aucune paroisse n’est dédiée au patronage de l’un ou l’autre, ce qui ne permet pas d’étayer plus fortement cette probabilité.

5. Le quatrième critère est l’appartenance du lieu au diocèse limitrophe de celui où a vécu le saint éponyme. Ainsi FURSEUS, abbé de Lagny enterré à Péronne au diocèse de Noyon, a-t-il laissé son nom à *Fourcigny* (Somme) au diocèse de Rouen. De même RUSTICUS, évêque de Narbonne, à *Rustiques* (Aude) au diocèse de Carcassonne. Il est assez probable que VALERIUS, diacre et martyr de Langres, a laissé son nom à *Vallery* et *Villevallier* (Yonne), tous deux au diocèse de Sens.

6. Le cinquième critère est la similitude, sinon la concordance entre la répartition géographique des noms de lieux issus de noms d’un saint, et celle des paroisses dédiées à ce même saint. Le seul exemple que nous ayons trouvé d’un toponyme situé à l’écart de l’aire des paroisses dédiées au saint patron éponyme concerne *Opigny* (Seine-et-Marne), au diocèse de Meaux, situé à quelque 70km à l’ouest de l’aire des paroisses dédiées à saint ALPINUS, évêque de Châlons-sur-Marne, dans ledit diocèse de Châlons. Dans tous les autres exemples qui ont servi à réaliser la présente étude, la similitude ou la concordance sont patentées. Tel est le cas des toponymes formés sur le nom d’AUDOMARUS, évêque de Thérouanne, qui sont géographiquement très proches des paroisses dédiées audit saint (cf. carte). En bordure de

l'aire très éparpillée de paroisses dédiées à un saint patron se trouve le lieu formé sur le saint éponyme : tel est le cas de *Cheust* (Hautes-Pyrénées) qui repose sur le nom de CELSUS, martyr à Milan, honoré sur place, auquel a été ajouté le suffixe -TE d'origine aquitaine ; tel est aussi le cas de *Bouilly* (Yonne), attesté *Baudiliacus* en 863, qui repose sur le nom de BAUDELIUS, martyr à Nîmes. Répandus sur toute la moitié nord de la France, plusieurs toponymes sont issus du nom de personne *Briccius* ; la carte de répartition des paroisses dédiées à BRICCIUS, évêque de Tours, montre que ces toponymes y sont inclus, la plupart jouxtant des paroisses dédiées au saint (cf. carte) ; le saint évêque en serait donc l'éponyme. Comme dernier exemple, nous prendrons les toponymes reconnus par nos prédécesseurs comme issus d'autant de *Juvinus* et *Juvinus* inconnus (Morlet, 1985, 111). Qu'ils soient formés en composition ou en dérivation, ils sont également répartis d'une part dans le quart nord-est de la France, d'autre part dans l'Ouest ; la carte montre qu'un grand espace sépare ces deux aires bien délimitées (cf. carte). Dans l'aire occidentale, des paroisses sont dédiées à saint JOVINUS, ermite à Saint-Jouin (Deux-Sèvres) au diocèse de Poitiers ; dans l'aire orientale, des paroisses sont dédiées à saint JOVINUS, chef de la milice romaine à Reims. Aux toponymes de chacune de ces aires, il convient donc d'attribuer pour éponyme le saint honoré dans chaque aire respective.

7. Les toponymes étudiés apparaissent sous les formes simples, dérivées et composées. Les formes simples sont attestées dès le VIII^e s. et sont particulièrement fréquentes en Bretagne où les hagiotoponymes sont à la fois précoces et nombreux ; ce type de formation s'est partout perpétué pendant le Moyen Âge jusqu'aujourd'hui (cf. carte). Il apparaît comme une forme populaire, comparé aux types *Saint-* et *Dom-* qui sont des formes produites par différentes autorités ecclésiastiques.

8. Les suffixes utilisés dans les formes dérivées sont particulièrement divers et variés. Les plus représentés dans la toponymie sont -ACU et sa variante -IACU, répartis sur tout le territoire français, mais plus nombreux dans la partie septentrionale (cf. carte). Ces deux suffixes sont encore usités très tardivement, aux VII^e et VIII^e s., avec des noms de saints décédés au VII^e et vers 700. Tel est le cas de LANDERICUS, abbé d'Hautmont au diocèse de Cambrai, qui a laissé son nom à *Landrecies* (Nord) au même diocèse, attesté *ad Landriciacu* en 870. Ce toponyme a subi le remplacement du suffixe -IACU par -IACAS, suffixe récurrent dans le nord de la France qui a servi à former *Juignies* (Oise), au diocèse de Beauvais, sur le nom de saint JOVINUS, chef de la milice romaine à Reims. Parmi les autres toponymes suffixés, l'on peut relever neuf autres suffixes, dont l'usage probable peut être fixé entre le V^e et le VII^e s. en fonction des dates des saints éponymes (cf. carte). La formation la plus tardive concerne *Jonage* (Rhône) qui repose sur le nom de saint Jean-Baptiste avec le suffixe -ATICU employé dans la toponymie française à partir du VIII^e s.

9. Les éléments lexicaux utilisés dans les formes composées sont tout aussi divers et variés. Les plus représentés dans la toponymie sont CURTIS "enclos > domaine > village" et VILLA "domaine > village". Le premier est présent dans un grand quart nord-est de la France et son emploi datable des VII^e-VIII^e s. : saint HONULFUS, évêque de Sens mort en 761, a laissé son nom à *Courtenot* (Aube). Le second est présent dans la même zone et son emploi de la même époque : saint TRUDO, abbé fondateur de Saint-Trond mort vers 695, a laissé son nom à *Tronville* (Meuse et Moselle). VILLA a deux dérivés, VILLARE et VILLARIUM "lieu habité dans un domaine", très rarement employés avec des noms de saints, mais toujours dans la même zone et la même époque : saint FULRADUS d'origine alsacienne et abbé de Saint-Denis mort en 784, a laissé son nom à *Fortschwihr* (Haut-Rhin) attesté *Fulradivillare* en 854.

10. Outre l'habitation, les éléments lexicaux sont empruntés au vocabulaire monumental religieux, pour désigner des lieux au cours des VII^e-VIII^e s. Le plus ancien en emploi toponymique est sans doute CELLA "petit monastère" pour désigner l'abbaye fondée par saint LEOBARDUS à Marmoutier (Bas-Rhin), attestée *Loewatzell* en 720 : ce nom lui a été donné peu après la mort du saint vers 618. Bien entendu, MONASTERIUM "monastère" est aussi usité à la fin de l'époque mérovingienne, et a ainsi servi à nommer le monastère fondé par sainte FARA morte en 657, à savoir *Faremoutiers* (Seine-et-Marne), attesté *Faramonasterio* en 840. Le dernier dans l'ordre chronologique est sans doute ECCLESIA "église", usité pour nommer un lieu dont l'église était dédiée à saint Martin de Tours, à savoir *Martin-Église* (Seine-Maritime) attesté *Martini Ecclesiam* en 872-73.

11. Le vocabulaire topographique entre aussi en composition avec les noms de saints. Dans ce type de composés, MONS "hauteur" est sans doute le plus ancien : l'abbé fondateur de Remiremont (Vosges), ROMARICUS, mort en 653, laisse son nom au monastère attesté *Romasco monte* en 735-37. Les autres termes, PONS "pont", VALLIS "vallée" ne paraissent pas usités, dans le même type, avant le VIII^e s. Quant à ROCCA "roche ; château fort", il se reconnaît aisément dans le nom de *Rocamadour* (Lot), attesté *Rocamador* en 968, dont la formation est sans aucun doute tardive dans la mesure où les reliques de saint AMATOR n'ont été transférées d'Auxerre jusqu'en Quercy que dans le premier tiers du VII^e s.

12. Sur les 118 différents saints éponymes de ces lieux, la moitié fleurissaient entre le début du VI^e et la fin du VIII^e s. La formation de noms de lieux sur ces éponymes est donc nécessairement tardive et, dans une dizaine de cas, la documentation prouve qu'elle s'est produite moins d'un siècle après la mort du saint éponyme. La plus ancienne attestation d'un hagiotope nous paraît concerner le village de *Génissieux* (Drôme), attesté *villa de Geniciaco* en 699, et qui repose sur GENETIUS, nom du saint évêque de Lyon mort en 679. L'usage des suffixes d'origine gauloise, -ACU et -IACU, a été très tardif puisque la mort de certains saints éponymes oblige à reporter certaines formations jusqu'au VIII^e s. Quant à l'usage des autres suffixes, ainsi que des composés, pendant la période mérovingienne, il est on ne peut plus normal et attendu.

13. Alors que la recherche linguistique se limite à l'étymologie du toponyme, la recherche onomastique va plus loin en allant à la quête du personnage éponyme. Grâce aux textes et aux inscriptions, cette quête est parfois possible pour la période antique ; grâce à cette documentation et aussi aux saints patronages des paroisses, elle est souvent possible pour la période mérovingienne. Quant aux périodes plus récentes, les toponymes commençant par *Saint-* ou *Dom-* ne devraient enfin plus être expliqués par un simple étymon, mais par le biais du saint patron de la paroisse locale ou un autre : par exemple, il est du devoir de l'onomasticien de distinguer les éponymes des noms de lieux *Saint-Jean*, à savoir Jean l'apôtre et Jean le Baptiste.

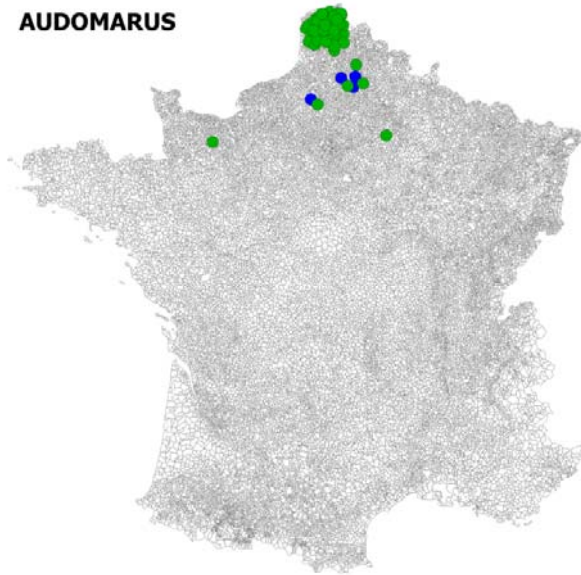
Bibliographie

- AASS : *Acta Sanctorum*, Anvers, 1643-1753.
 Bisch, Alphonse ; Muller-Zeiger, Agnès. *Les habitats du Bas-Rhin. Dictionnaire toponymique français-allemand-dialectal*. Strasbourg, II, 1995.
 Bouchard, Constance Brittain. *The Cartulary of Montier-en-Der, 666-1129*. Toronto, 2004.
 Clercq, Charles de. *Concilia Galliae. A. 511 – A. 695*. Turnhout, 1963.
 Malsy, Jean-Claude. *Les noms de lieu du département de l'Aisne*, I. Paris, 1999.

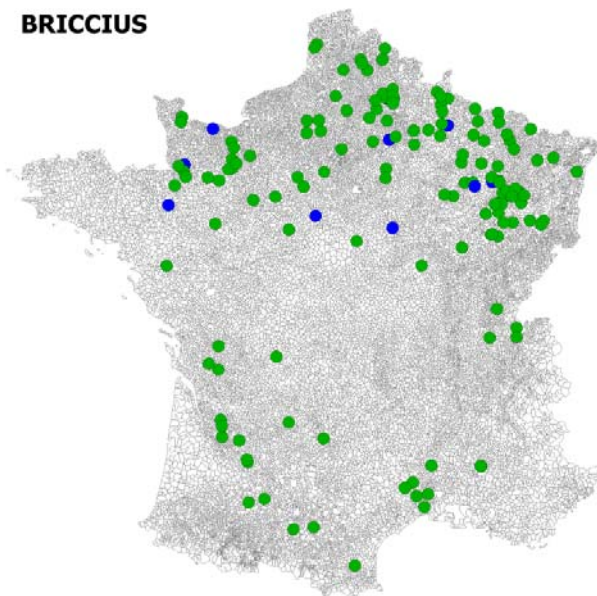
- MGH, AA : *Monumenta Germaniae Historica. Auctores antiquissimi*. Vienne-Berlin, 1877-1919.
- MGH, SRM : *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Merovingicarum*. Hannover, 1884-1920.
- Morlet, Marie-Thérèse. *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule. III. Les noms de personne contenus dans les noms de lieux*. Paris, 1985.
- Nègre, Ernest. *Toponymie générale de la France, I*. Genève, 1990.
- Stratmann, Martina. *Flodoard von Reims. Die Geschichte der Reimser Kirche*. Hannover, 1998.

Pierre-Henri Billy
Université Paris-I Sorbonne
CNRS, UMR 8589, LAMOP
7, rue Guy Môquet. BP 8
F-94801 Villejuif cedex
France
billy@vjf.cnrs.fr

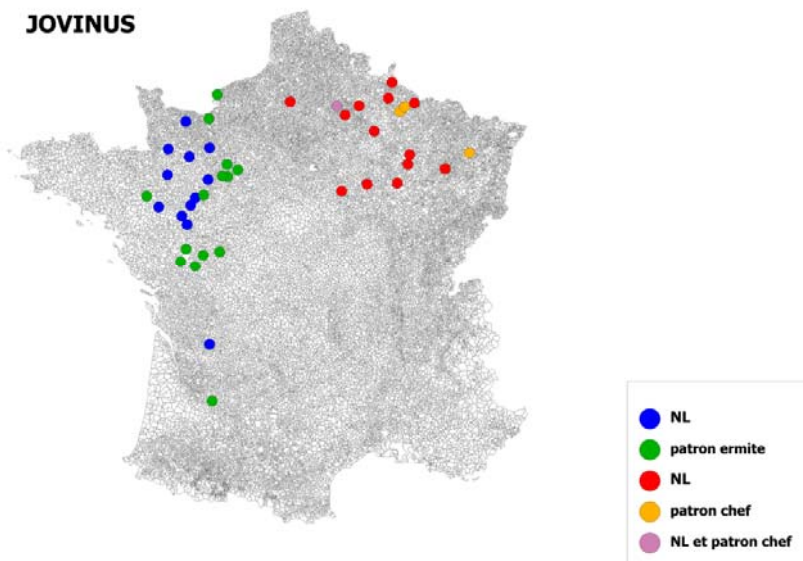
AUDOMARUS



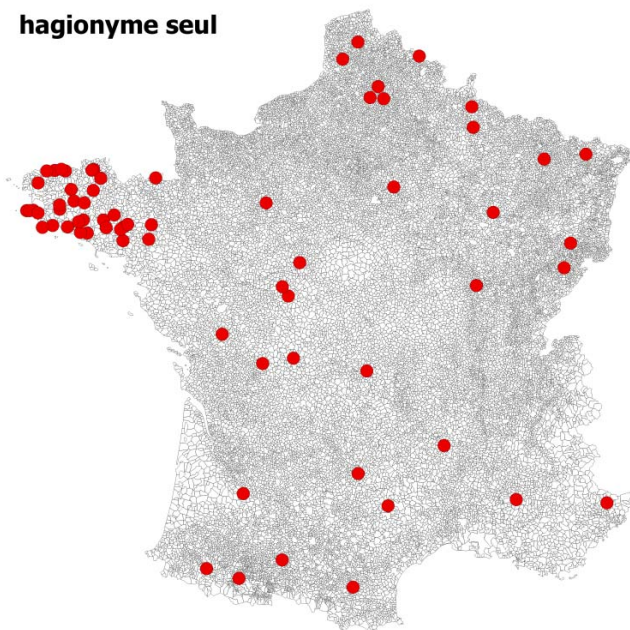
BRICCIUS



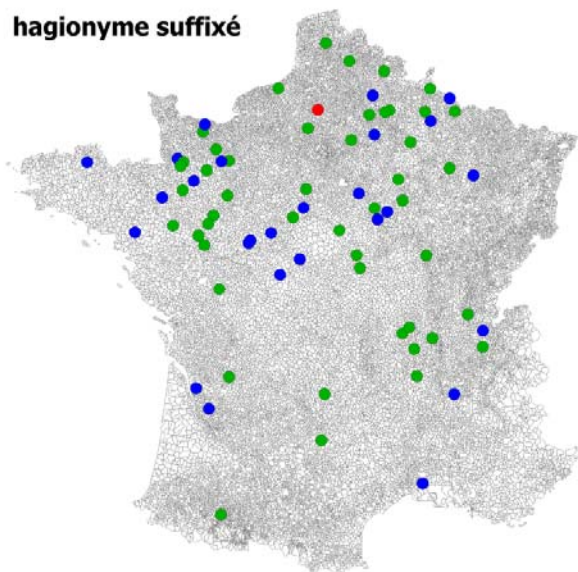
JOVINUS



hagionyme seul

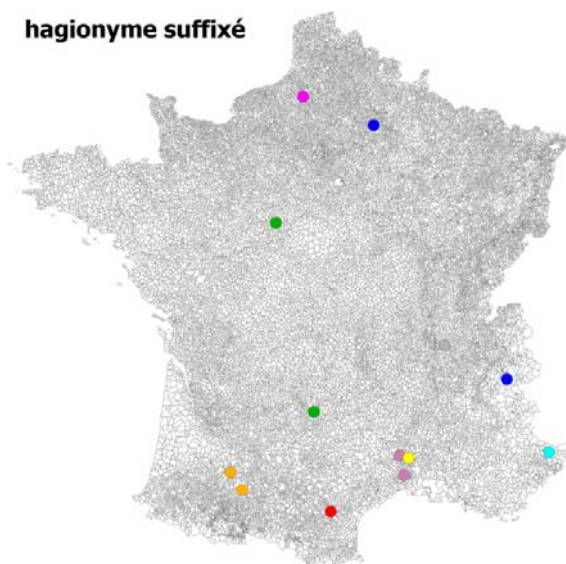


hagionyme suffixé



- + -ACU
- + -IACU
- + -IACAS

hagionyme suffixé



- -A
- -AS
- -ANAS
- -IANU
- -ANICU
- -IANICU
- -INIACU
- -ONE
- -ATICU